



Monsieur,

Nous vous présentons, dans ce bulletin, quelques informations sur le Brésil dont la publication n'a pas été autorisée par la censure militaire qui contrôle tous les moyens de communication, et qui sont publiées falsifiées par les versions policières. Quelques uns de ces faits ont eut lieu il y a plusieurs mois. Le retard de leur divulgation est dû aux difficultés que nous devons vaincre pour établir des contacts avec des prisonniers souvent maintenus au secret plusieurs mois par la dictature militaire du Brésil. Les contacts avec les combattants de la résistance brésilienne sont rarement immédiats.

Front Brésilien d'Informations
Paris, le 5 mars 1970
Bulletin n° 7

L. P. 8029

LA MORT D'UN REVOLUTIONNAIRE

Un article, signé par San Summerlin, de l'Associated Press, distribué à New York le 15 février 1970 donne la première version détaillée de la mort du combattant de la résistance brésilienne MARCO ANTONIO DA SILVA LIMA, le 13 janvier 1970, à Rio de Janeiro. Le récit de l'agence nord-américaine est basé sur les informations des autorités militaires. Il fausse des circonstances très importantes. Le Front Brésilien d'Informations a recueilli les témoignages de militants du Mouvement Armé Révolutionnaire, - MAR - dont Marco Antonio faisait partie ainsi que ceux d'autres militants pour reconstituer la version exacte des faits.

Le 13 janvier 1970, vers onze heures du matin, deux Volkswagen brunes, ayant des plaques communes de particulier, - l'une portant le n° 6-00-84 de l'Etat de l'Espirito Santo - se sont arrêtées près de l'immeuble 27 de la rue Inhangá, à Copacabana. Les voitures faisaient partie d'une opération militaire contre les locataires de l'appartement n°608 de cet immeuble, suspects de "subversion".

Vers trois heures de l'après-midi, d'autres participants de cette opération sont arrivés, dans des voitures dernier-modèle, Aéro-Willy ou Ford. Ils étaient en civil. Chaque auto transportait trois hommes armés de révolvers et de mitraillettes. Le hall d'entrée et les étages de l'immeuble ont été occupés.

A dix heures du soir la rue a été interdite à la circulation. Les agents de la Police de l'Armée, sous le commandement du major Enio Lacerda, avisèrent les habitants de l'immeuble qu'ils ne devaient pas sortir s'ils ne voulaient pas recevoir une balle car "nous allons arrêter des subversifs au sixième étage". Les badauds, groupés en face dans le bar "Tom et Jerry", furent brutalement dispersés par des agents en civil, lorsqu'ils essayèrent de s'approcher un peu de l'immeuble.

A dix heures quarante cinq le jeune homme en chemise blanche, qui était arrivé dans la voiture de l'Espirito Santo est sorti pour dire quelque chose à son compagnon, un mulâtre grand et musclé. Revolvers au poing, ils sont entrés dans l'immeuble. Une minute plus tard des coups de feu étaient entendus, mais aucune rafale de mitraillette. A près un silence, le mulâtre sort, appuyé sur son compagnon, se tenant l'épaule, blessé. Son auto part à toute vitesse et sa place est prise par une autre voiture. Une grande agitation règne dans l'immeuble. Les policiers discutent dans le hall, montent et descendent les escaliers. La lumière est coupée. La porte s'ouvre et une jeune fille blonde, vêtue d'un imperméable noir, sort calmement. Son dos est taché de sang. Un homme armé d'une mitraillette lui ordonne de s'arrêter, la prend par les cheveux et la traîne vers l'immeuble. On a su plus tard que la jeune fille était Angela Camargo Seixas, âgée de 19 ans, étudiante de la première année de l'Ecole Polytechnique de l'Université Catholique de Rio de Janeiro.

On entend d'autres coups de feu, puis le silence. Un peu plus tard la jeune fille sort, encadrée par deux agents, les monottes aux mains derrière son dos. Elle entre dans une Volkswagen qui part à toute allure. Arrive une petite ambulance de l'Armée. Quatre brancardiers en descendent avec deux civières, qui reviennent chargées. Un des blessés est un homme brun, assez jeune, dont le visage est entièrement couvert de sang. Les policiers sortent également. A minuit la rue est rendue à la circulation. Les reportages des journaux sur les faits sont censurés par les militaires et ce n'est que le 15 janvier - deux jours plus tard - qu'une note brève informe de la mort de Marco Antonio da Silva.

ex-marin de guerre, tombé les armes à la main.

Les témoignages recueillis parmi les voisins, les membres de l'opération militaire et d'autres témoins nous ont permis d'établir ce qui s'est passé: les militaires sonnèrent à l'appartement 608. N'obtenant pas de réponse, ils forcèrent la porte et furent reçus par des coups de feu. Une fusillade qui dura plusieurs minutes éclata. La lumière fut coupée pour rendre la tâche des policiers plus facile. Angela, profitant de l'obscurité et de la confusion, réussit à s'échapper par un escalier. Quand, finalement, les militaires entrèrent dans le salon de l'appartement ils y trouvèrent un jeune-homme blessé mais encore lucide. Marco Antonio fut immédiatement reconnu et liquidé par plusieurs coups de révolvers. Angela, blessée au thorax, a été conduite le lendemain vers trois heures de l'après-midi, à l'hôpital public Souza Aguiar, où sa chambre au 5ème étage, était gardée à vue 24 heures par jour.

Le corps de Marco Antonio, identifié par ses empreintes digitales, n'a été rendu à sa femme, Katia do Prado Valadares, que trois jours plus tard. L'Armée voulait maintenir sa mort secrète.

MARCO ANTONIO DA SILVA LIMA, né en 1943, à Joao Pessoa, Etat de Paraíba - dans le Nord-Est - fut vice-président de l'Association des Mariniers et des Fantassins de la Marine en 1963/64. Il fut l'organisateur des groupes d'auto-défense de la grande assemblée de mars 1964, considérée illégale par le gouvernement et subversive par l'Amirauté. Après la chute du Président Joao Goulart, il demanda asile au Mexique où il resta jusqu'en 1966. Quoique condamné à douze ans de réclusion par un tribunal militaire, il revint clandestinement au Brésil en septembre 1966; pour participer de la lutte du peuple brésilien contre la dictature. Arrêté à Sao Paulo en février 1967, il fut postérieurement transféré à la prison de Rio de Janeiro. Le 6 juin 1969, il fut libéré, ainsi que 8 autres prisonniers politiques, par les militants du Mouvement Armé Révolutionnaire - MAR - après un long échange de coups de feu avec la police. En août 1969, avec quelques autres camarades, Marco Antonio fut encerclé dans la forêt voisine de Angra dos Reis, à 200 km de Rio de Janeiro, par une troupe de 750 fantassins de la Marine, qui avaient l'appui de deux destroyers. Il commanda la manœuvre qui perça l'encerclément, où Pedro França Viegas, fut blessé, arrêté et postérieurement torturé. Continuant la retraite, il fut de nouveau cerné le 2 septembre, près de la ville de Lídice, par un bataillon de l'Armée. Une fois encore il réussit à s'échapper, y perdant encore un homme. Affaiblis et à bout, les membres de son groupe réussirent à arriver jusqu'à Rio de Janeiro, où finalement Marco Antonio fut tué.

UNE VILLE OCCUPEE

L'Armée brésilienne utilise contre son propre peuple des méthodes identiques à celles employées par les nazis en Europe occupée, les français en Algérie et les nord-américains au Vietnam.

Le 14 janvier 1970, des troupes de la Police de l'Armée, Police Militaire et Police Civile - environ 4.000 hommes - ont encerclés les banlieues de Rio, Vicente Carvalho, Madureira, Cavalcanti et la butte de Juramento, où existe un bidonville. A cinq heures du matin, commandées par le major Hélio, les troupes commencèrent un minutieux ratisage de la région, maison par maison, taudis par taudis. Un hélicoptère survolait la butte pour localiser les personnes en mouvement ou en train de fuir. Tous ceux qui, pour n'importe quelle raison, n'avaient pas leur carte d'identité ou leur carte de travail, en règle, étaient arrêtés. Des centaines de personnes ont été transportées dans de grands camions, aux casernes de la Police de l'Armée. Ils y sont restés de 24 à 72 heures, pendant que les fiches dactyloscopiques étaient examinées par l'institut d'identification.

Les banlieues râtissées, au long du chemin de fer Central do Brasil, sont habitées par des ouvriers, des fonctionnaires, des familles de classe moyenne plus pauvre. La butte est habitée par des immigrants de campagnes et une population urbaine marginalisée par la misère. L'effe policier et l'arrestation de centaines de personnes n'a pas donné lieu à la découverte d'aucun noyau des combattants de la résistance.

FAUSSES NOUVELLES

Une des armes psychologiques du gouvernement militaire est la diffusion de fausses nouvelles. En octobre 1969 l'Armée a publié une note, selon laquelle l'ex-sergent et militant de l'Avantgarde Armée Révolutionnaire Palmaras, José de Araujo Nóbrega, avait été mitraillé et tué dans un échange de coups de feu dans la rue Toropi, de la banlieue ouvrière de Rio, Vila Kosmos. A cette époque la mort d'un combattant de la résistance a effectivement été reconnue et le Front Brésilien d'Informations, dans son bulletin de novembre, a confirmé l'exécution de Nóbrega.

En janvier 1970, Nóbrega a fait publier dans la presse clandestine, une lettre signée par lui et par son camarade Claudio de Souza Ribeiro également prononcé mort par l'Armée. Il a dénoncé la manœuvre des militaires comme étant une tentative d'attirer leur familles dans un gué apens, pour les torturer physiquement et moralement et, aussi "pour me torturer jusqu'à la mort si un jour ils arrivent à me prendre vivant". Il a donné l'information que le combattant exécuté à Vila Kosmos, était Eronias Delizoiko, dit José Carlos. Il est tombé les armes à la main, protégeant la fuite de ses camarades. "Son courage et son abnégation doivent servir d'exemple à tous ceux qui désirent libérer notre pays de l'oppression, de la misère que nous impose la dictature militaire, en s'engageant dans la lutte dure et prolongée pour la liberté de notre peuple", termine-t-il.

LES COURS DE TORTURE

Le 8 octobre 1969, dans les casernes de la Police de l'Armée, rue Barao de Mesquita, à Rio de Janeiro, environ 100 militaires, la plupart des sergents des trois armes, ont assisté à un cours pratique de tortures. La classe, commencée vers 4 heures de l'après-midi, a été donnée par le lieutenant Haylton, aidé par les sergents Andrade, Oliveira, Rosoni, Rangel, les caporaux Mendonça et Povorelli et le soldat Marcolino. Elle consista en projections de "slides" pris pendant les séances de tortures, en explications sur différentes méthodes et techniques, en conseils sur l'utilisation des appareils et en descriptions des effets que chacun peut produire sur un prisonnier.

Les démonstrations pratiques ont été faites sur les prisonniers Mauricio de Paiva, Angelo Pozzuti, Murilo Pinto, Pedro Paulo Bretas, Afonso Celso Lara, Nilo Sergio, Julio Antonio de Almeida, Irany Campos, un ex-soldat de la Police Militaire et un prisonnier appelé "Zézinho". Mauricio a reçu des chocs électriques, Bretas a eu ses doigts comprimés par des lames d'acier, Murilo a été obligé de se tenir debout sur des boîtes de conserves ouvertes, Zézinho a été pendu au "pau de arara", l'ex-policier a été battu avec des férules et Nilo Sergio obligé de se tenir des poids en s'équilibrant sur une seule jambe.

Cette démonstration pratique faisait partie d'un cours sur des méthodes d'interrogatoire, organisé par l'Armée. A Sao Paulo et Belo Horizonte de semblables cours ont également été organisés.